



LES MODES PARISIENNES

*Fleurs de la m^{me} Gilman rue de Valenciennes 2. — Robes de M^{me} Quillet 2. de Choiseul 23.
 Eventail et parfums de la M^{me} Faguet Saboullée rue Richelieu 33. — Chaussures de Moëve
 rue Tranchet 17.*

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.

Imprimé par Moine rue Pappevin 20. Paris



LES MODES PARISIENNES.



PRIME DE 1851.

A la demande d'un grand nombre d'abonnées, nous avons composé, pour former la prime de 1851, un nouvel album de travaux de dames. Cet album contiendra de très-beaux et très-curieux travaux de crochet, des broderies entièrement nouvelles et choisies avec un soin minutieux.

Toutes les dames auxquelles nous avons montré nos épreuves d'essai ont été d'avis que l'album de 1851 serait le plus beau, le plus complet de ceux que nous avons publiés jusqu'ici.

Cet album peut suffire à lui tout seul pour occuper PLUSIEURS FAMILLES pendant l'année entière.

Il sera prêt et distribué, au plus tard, à partir du 15 décembre.



Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. — DE CHAGRES A PANAMA : LETTRE D'UNE AMÉRICAINE (1^{re} partie), par P. M. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



IL n'est pas un texte de conversation plus facile, toujours en vogue, que celui de théâtres, acteurs, si ce n'est, pour les femmes, celui de la toilette.

Parler de la pièce nouvelle, de la cantatrice en crédit ou de la danseuse, de la coiffure à la mode, est d'une éloquence facile; aussi les gens du monde ne manquent-ils pas, après les questions sur la pluie ou le beau temps, d'entamer ce sujet.

Pour ne pas échapper à la loi commune, nous rappellerons les *on dit* de la semaine dernière. Avez-vous entendu la belle cantatrice, la Fiorentini, dans la *Norma*?... il n'y avait qu'elle capable de succéder à la Grisi dans le rôle de la Norma!

On a remarqué aux dernières représentations des Italiens quelques jolies toilettes.

Avez-vous vu une dame qui portait en pardessus une petite veste turque en velours rouge? Cette veste était coupée des côtés et sur le milieu de chaque devant par une entaille de quinze centimètres environ, le tout bordé d'un galon d'or. Il y avait sur chaque coin du devant de la veste une petite broderie en or.

Les conversations se sont beaucoup animées aussi pour le bal qui doit avoir lieu le dix décembre dans les salons de l'Hôtel-de-Ville.

De grandes dépenses sont faites pour donner de l'éclat à cette fête; on ne parle pas de moins de 400,000 francs!

Le grand salon a été complètement restauré.

Ce bal, le premier de la saison, est une véritable *entrée en campagne*; il montrera le plus ou le moins d'élégance que devront avoir les toilettes du soir.

Nous ne sommes pas sans inquiétude sur le sort qui attend ces légères parures à la fin d'un bal du genre de celui qui sera donné à la préfecture; hélas! qu'en restera-t-il?

Vous savez déjà, si toutefois vous lisez les *Modes parisiennes*, que les toilettes de bal sont de beaucoup augmentées en volume, et que chaque jour, ou plutôt chaque soir, la foule est plus grande dans les bals. On invite généralement quatre cents personnes pour des salons où il pourrait en tenir convenablement deux cents; or jugez de ce qu'il faut de place pour une toilette, charmante d'ailleurs, que nous avons admirée cette semaine chez madame Célestine Quillet:

— Robe de taffetas b'eu de ciel bordée au bas d'une fontange de ruban de satin et garnie de trois grands volants de taffetas découpés à grandes dents, le dernier volant formant seconde jupe. Chaque volant se termine de chaque côté pour laisser le tablier uni; sur ce tablier, est un très-haut volant de dentelle pour lequel on fait servir un grand voile de point d'Angleterre, et, sous ce voile, est un tulle bleu bordé d'une fontange de satin. Ce tulle est là posé pour soutenir et faire enlever le volant de dentelle, qu'il dépasse, le volant bleu, de sa fontange. Pour terminer le tablier de chaque côté, sont échelonnés deux grands nœuds de ruban de satin: le premier posé dix centimètres après le bas de la taille; le second, à la hauteur du genou, à l'endroit où le volant de dentelle se relève un peu en draperie. Le corsage, style Louis XV, orné de volants de dentelle et de volants de taffetas découpés; les manches de même et très-courtes.

Une autre toilette de bal, pour laquelle il ne faut pas moins de place, se faisait remarquer aussi chez madame Quillet. C'était une robe de tulle rose garnie de deux hauts volants de tulle, le dernier, celui du haut, formant seconde jupe. Chacun de ces volants était bordé de deux rangs espacés de petits feuillages en ruban de satin;

sur ces volants de tulle, assez froncés et enlevés, était un volant de dentelle un peu moins haut que le volant de tulle, puisqu'il laissait passer les deux feuillages. Le second volant de dentelle portait, comme son volant de tulle, de la taille. Le corsage style Louis XV était orné de dentelle.

Pour augmenter encore le frou-frou de cette toilette, son dessous de taffetas, comme tous les dessous de robes de bal, cet hiver, était bordé d'une fontange de ruban de satin.

Figurez-vous seulement vingt robes du volume de ces deux créations nouvelles de la célèbre couturière dans un salon, que restera-t-il de place pour les chétives toilettes!

Les fleurs apportent encore leur volume à ces parures. Les bouquets de corsage se font presque tous à branches pendantes jusqu'au bas du corsage. Les guirlandes, pour être un peu moins tombantes que celles de la fin de l'hiver dernier, n'en sont pas moins assez volumineuses.

Souvent nos bonnes fleuristes y ajoutent de grands nœuds de rubans de velours; ces rubans de velours sont toujours arrangés de manière à tomber en arrière jusque sur les épaules.

Madame Tilman (1) compose de charmantes guirlandes pour aller avec les toilettes bleues, de clochettes blanches, de feuillages de velours oreille-d'ours, et d'une petite herbe d'argent.

Nous voyons chez la même fleuriste beaucoup de guirlandes avec feuillage de velours brun; d'autres sont toutes en feuillage disposé pour recevoir des fleurs et des aiguillettes de diamants.

Pour les jeunes filles, madame Tilman compose de grandes branches de feuillage, ou de fleurs et de feuillage, pour tourner dans les cheveux de derrière et tomber en branches légères de chaque côté de la tête. Ces mêmes branches peuvent se tourner sur le sommet de la tête, avec petites branches tombantes de chaque côté, pour les jeunes personnes qui se coiffent en cheveux relevés roulés à la Valois.

Ce qui est très-élégant et qui va bien avec toilettes blanches ou jaunes, ce sont de grandes branches de capucines en velours avec feuillage vert séparées sur le sommet de la tête par un large nœud plat en ruban de velours noir composé de quatre coques nouées, ayant de chaque côté un grand bout de ruban de velours passant sous les fleurs pour retomber derrière. Le bouquet de corsage est, de même, en grappes tombantes avec bout de velours noir dépassant un peu les fleurs.

Nos bonnes modistes composent aussi de charmantes coiffures avec ruban de velours, dentelle et fleurs.

Madame Plé-Horain (2) en fait une en ruban de

(1) Rue de Ménars, 2.

(2) Rue Basse-du-Rempart, au coin de la Chaussée-d'Antin.

velours noir, dentelle noire et fleurs rouges; le ruban forme quatre ou cinq coques plates sur le devant de la coiffure; une barbe de dentelle est arrangée en pointe de fanchon derrière, et les bouts viennent tomber de chaque côté derrière les branches de fleurs; deux bouts de ruban de velours qui partent du nœud passent sous la dentelle et vont tomber sur les épaules.

Madame Plé-Horain fait la même coiffure en ruban de velours bleu, dentelle blanche et fleurs blanches à feuillage de velours grenat. Dans cette dernière nuance, elle est beaucoup plus parée.

Du reste, chez la jeune et déjà célèbre modiste, il y a toujours foule de coiffures nouvelles, de capotes de velours et capotes de satin.

On commence à voir des fourrures en manchons et garnitures de manteaux.

Dans les théâtres, c'est la fourrure de l'hermine qui domine en pélerines et bordures de pardessus. M. Collet (1), propriétaire des magasins du *Sarcophage*, a fait garnir beaucoup de ces petits pardessus pour les femmes qui composent sa clientèle élégante. Il fait aussi toujours bon nombre de pélerines d'hermine; rien n'est plus commode, en effet, pour les grandes fêtes, que ces chaudes pélerines, car on passe continuellement d'une pièce excessivement chaude dans une pièce froide.

M. Collet a su réunir un très-beau choix de fourrures et de belles fourrures, à des prix très-modérés, parce que cet article n'est pas le seul de sa maison, connue avant tout pour la spécialité des étoffes de deuil.

Le magasin de M^{me} Colas, la lingère aux mille coquetteries, est toujours situé rue Vivienne, 47, et non rue Richelieu, comme notre imprimeur nous l'a fait dire dans le n° 403 du mois dernier; nous rétablissons le fait, afin que ni les clients de M^{me} Colas ni M^{me} Colas ne souffrent de cette erreur d'impression.

Passez rue Vivienne, et vous êtes sûres, lectrices un peu mondaines, de vous arrêter devant ce magasin, sans le vouloir, sans savoir où vous êtes; mais le moyen de ne pas s'arrêter devant ces coquets bonnets, ces riches fichus brodés, ces sous-manches de toutes formes, ces mouchoirs aux belles dentelles et aux plus belles broderies. Et ces mille objets de la toilette du matin qui se résument tous par ces mots, broderie anglaise!

Nous l'avons dit, et nous serons obligée de le répéter souvent: Les robes se font toutes ou presque toutes à corsage à basques. Les robes de drap, laine, et même velours, à basques unies. Les robes de soie, à petites basques taillées en dents rondes ou dents carrées. Les unes s'arrêtant à la couture du dessous du bras, les autres tournant autour de la taille.

(1) Rue de Bussy, 40.

Ces petites basques taillées à dents rondes se prêtent très-bien à toutes les fioritures dont on veut les enjoliver. Ainsi, une robe rose ou blanche dans le genre de l'une de celles représentées sur la gravure 405 de ce jour, peut être garnie de petits volants, de ruban, de dentelle.

Une robe de couleur plus foncée aura les dents de sa basquine bordées de dentelle noire, surmontée d'un petit velours qui lui fera tête.

M^{me} Quillet fait une robe dans ce dernier genre. Elle est en gros d'Afrique, à corsage à basques et dents arrondies, la basque tournant tout autour de la taille, et bordée d'une dentelle noire surmontée d'un velours; la jupe est garnie en tablier de chaque côté par deux montants en ruban de velours noir n° 4, qui fait tête à un petit volant de dentelle noire; au milieu du tablier est une rangée de nœuds de ruban de velours, composés chacun de quatre coques et deux bouts tombants; il peut y avoir, selon la grandeur de la jupe, cinq ou six nœuds sur toute la hauteur. Le corsage est de même garni en éventails avec échelle de nœuds de ruban de velours. Les manches, larges du bas, bordées de trois rangs de volants de dentelle et ruban de velours.

LOMÉNIE DE V***.

Détails du Dessin.

Guirlande de roses des haies double. Robe de tulle rose garnie de six volants, le sixième formant jupe; chaque volant est coupé à grandes dents rivières et garni de deux petits volants de ruban et d'un volant tulle rose bordé d'une petite blonde blanche. Ce dernier volant est posé entre les deux volants de ruban. Une grande grappe de fleurs à trois branches a son feuillage fixé à la jupe d'une manière imperceptible. Le corsage est orné de tulle rose bouillonné, avec berthe de blonde. Les petites manches sont couvertes de bouillonnés de tulle et de volants de blonde. Une petite demi-guirlande composée d'un bouton et son feuillage entoure presque chaque manche.

Coiffure de blonde de soie ornée de fleurs capucines. Redingote de taffetas blanc, à corsage à basques garnies de rubans à bords ondulés et frangés. La basque se continue autour de la taille. Les rubans du corsage posés en volants froncés se terminent dans la couture des épaules; le ruban du milieu du corsage et de la jupe est tuyauté; chaque tuyau est séparé par un bouton grelot en pierre violette, espèce d'améthyste.

DE CHAGRES A PANAMA.

Lettre d'une Américaine.

Une dame de la Nouvelle-Orléans, qui a fait le voyage de la Californie, a raconté dans une lettre pleine d'esprit, les privations et les fatigues qu'elle a éprouvées sur sa route, principalement dans le passage de l'isthme de Panama. On sait

maintenant quelle est la vie des chercheurs d'or sur les bords du Sacramento, mais on ignore généralement les difficultés qu'il faut surmonter pour arriver, même par le plus court et le meilleur chemin, dans ce pays des mines. Le récit suivant donne à ce sujet les informations les plus intéressantes.

Le 30 août dernier, dit cette dame, à huit heures précises du soir, nous sommes partis de la Nouvelle-Orléans sur le bateau à vapeur *le Faucon*, frété pour la Havane et l'isthme de Panama. Nous étions trois cents passagers à bord, et nous formions, je vous l'assure, la plus singulière de toutes les réunions. Lorsque nous eûmes laissé la ville bien loin derrière nous et qu'il ne fut plus possible à l'œil, même le plus ami, de distinguer la moindre trace des côtes environnantes, un silence général se fit sur tout le bâtiment, et chacun de nous s'isola dans ses pensées. La précipitation et le tumulte d'un départ ne laissent pas le temps de la réflexion; on n'éprouve, en ces moments d'excitation, qu'un vague sentiment de douleur, provenant de ce qu'on se sépare de tout ce qu'on aime. Mais, une fois parti, l'on commence à sentir mieux sa peine; on la sonde, on l'étudie, et chaque battement du cœur est une inspiration vers la patrie.

Le jour suivant le nuage qui, pendant quelques heures, avait assombri toutes les physionomies parut dissipé. Il est certain du moins que la plupart de nos gens d'abord silencieux avaient recouvré l'usage de la parole, car le pont du navire devint bientôt, de la proue à la poupe, une véritable tour de Babel.

Notre société, qui se composait au départ de trois dames et de trois individus de l'autre sexe, s'accrut en chemin de plusieurs gentlemen de Mobile, dont la compagnie fut des plus agréables. Deux de ces messieurs portaient le même nom, mais ils étaient loin de se ressembler, l'un semblant avoir un mille de long et l'autre un mille de large. De sorte que, pour les distinguer, nous étions obligés d'appeler celui-ci M. White le court, et celui-là M. White le long. Tous deux étaient, du reste, d'excellents compagnons de voyage, p'eins d'expérience, de ressources, et disposés à se plier dans leur longueur et dans leur largeur à toutes les circonstances. Je n'ai pas besoin de faire l'éloge de la plus belle moitié de notre bande; je me borne à dire que nous réunissions tout ce qu'on peut souhaiter en fait d'agréments de l'esprit et de la figure; et, certes, notre présence ne contribua pas peu au charme de la route. Chacun de nous eut à faire preuve de résignation et de patience pour supporter le beau désordre et la rare malpropreté qui régnaient à bord du fameux bateau à vapeur *le Faucon*. Il marchait bien: c'est incontestable; car notre traversée de la Nouvelle-Orléans à Chagres se fit à raison de

huit milles à l'heure. Le capitaine Hartstène n'imaginait pas que ses passagers pussent lui demander autre chose, et pour le reste il s'en reposait entièrement sur le zèle d'un maître d'hôtel à tête dure qui surveillait les apprêts de nos repas.

Lorsqu'on sonnait la cloche pour le dîner, nous nous glissions dans la cuisine au risque de renverser les sauces et les puddings sur le plancher, car la mêlée était telle dans la salle à manger, qu'il eût été absolument impossible d'y entrer sans avoir tous ses organes offensés à la fois. Nous avions donc accordé une prime quotidienne aux garçons, et, par faveur spéciale, ils nous servaient à part dans l'office, sans nous faire attendre jamais plus d'une heure après que nous nous étions mis à table. Je ne sais à qui en revient le blâme, mais je déclare qu'il faut s'attendre, en mettant le pied sur *le Faucon*, à laisser derrière soi toute espèce de commodités et de bien-être. Si les propriétaires de ce bâtiment voulaient suivre un bon conseil ils changeraient son nom de *Faucon* en celui de *Buse*. Je recommande par-dessus tout aux dames qui auront le courage d'entreprendre un voyage sur ce « magnifique » paquebot de porter des brodequins à semelle épaisse et solide, car les ponts ont une telle ténacité, due sans doute à un enduit de vieille graisse mêlée à de la boue, que les chaussures légères y adhèrent et y laissent des morceaux d'étoffe. Au surplus, tous les maux ont une fin, et l'on s'accoutume au malaise et à l'incommodité comme au confortable.

Nous touchâmes à la Havane le 3 septembre, et nous quittâmes le steamer pour loger à l'hôtel tenu par M. Fulton, qui nous reçut avec toutes les attentions imaginables. Oh! quelle bonne chose que la propreté! Dans le plus frais des appartements de l'hôtel, nos lits avaient été dressés et couverts d'un linge blanc comme la neige. Nous nous étendîmes voluptueusement sur cette toile, dont la fermeté contrastait favorablement avec cette désagréable souplesse du linge qui n'est pas tout nouvellement blanchi.

Nous restâmes trois jours à la Havane et, pendant ce temps, nous parcourûmes ses promenades délicieuses, nous visitâmes ses beaux jardins, nous respirâmes à pleins poumons ses brises chargées de parfums. Le soir, nous allions entendre la musique militaire sur la piazza, qui est le seul endroit où les belles Havanaïses condescendent à se promener à pied. C'est là qu'appuyées sur le bras d'un cavalier favorisé, elles reçoivent les hommages dus à leur beauté en cheminant à pas lents avec des mouvements de cygne. Hélas! ces trois jours de délices étaient une bien mauvaise préparation à ceux qui devaient bientôt suivre!

Le moment du départ étant arrivé, nous dîmes un adieu plein de regrets à ce charmant séjour pour remonter à bord de notre hideux navire, qui,

pendant sa relâche, s'était chargé à couler de cent cinquante nouveaux passagers. Durant la traversée de la Havane à Chagres, nous eûmes la répétition des plaisirs de nos précédents voyages, avec quelques agréments de plus. Par exemple, le surlendemain de notre départ, on nous apprit que la provision de glace était épuisée, et le jour suivant on nous mit à la ration d'un pot d'eau pour chaque chambre de l'arrière; or, elles ne contenaient pas moins de quatre personnes. Enfin nous arrivâmes, tant bien que mal, dans la baie de Chagres, le 11 septembre, dans la matinée.

A gauche est un amphithéâtre de hautes montagnes. Celle qui commande l'entrée du port est couronnée par les ruines pittoresques d'un ancien fort, éventré, rasé, et dont les vieilles pierres se couvrent de mousse. Jadis c'était évidemment un formidable ouvrage de défense, élevé par les envahisseurs étrangers qui dominèrent le pays aussitôt après en avoir fait la découverte. Nous débarquâmes sous une pluie diluvienne. L'hôtel d'Amérique est un large bâtiment, imparfaitement abrité par sa toiture, et fort incommode surtout pour des gens qui venaient de recevoir un tel baptême. On y trouve cinq chambres, dont une est consacrée aux repas des voyageurs. Nous vîmes une longue table où le couvert était mis pour une trentaine de personnes. Le reste de la salle était encombré par les bagages, sauf l'espace qu'occupait le comptoir. On nous servit du jambon bouilli et frit, des pommes de terre frites, du biscuit, du thé et du café sans lait.

Naturellement, il y avait une quantité de gens qui se disputaient les embarcations pour remonter la rivière jusqu'à Gorgona, à soixante milles de Chagres. Notre compagnie était si nombreuse, que nous eûmes quelque peine à nous procurer un bateau convenable. Mais enfin nous en arrê tâmes un, assez vaste pour recevoir quinze passagers et nos bagages, qui pesaient deux mille cinq cents livres. Le canot avait une tente qui interceptait les rayons du soleil, mais qui était un abri insuffisant contre la pluie; du reste, nous avions une provision de parapluies, de manteaux et de couvertures. Nos bagages furent empilés à l'avant et au centre de l'embarcation; un étroit espace réservé à l'arrière nous tenait lieu de salon, et, en nous serrant les uns contre les autres, nous parvinmes à nous y établir assez commodément. Nous avions eu soin de nous munir de jambons, de langues, de pâtés, de galantines, de sardines, etc., et je ne saurais trop vivement engager les voyageurs qui suivent cette route à imiter notre prévoyance; qu'ils ne manquent pas surtout de se munir de claret ou d'autres boissons fortifiantes, car ils en auront besoin dans ce pays d'abstinence. Grâce à notre garde-manger et à notre cave improvisés, nous nous tinmes en joie pendant la première journée.

La première moitié de notre voyage par eau se fit au moyen d'avirons maniés par cinq robustes nègres originaires de la Jamaïque; le reste, à l'aide de crocs emmanchés à de longues perches, dont nos bateliers se servaient pour nous pousser contre le courant, à raison de trente milles par jour. Il est impossible de décrire avec quelque exactitude l'aspect de la rivière. Dans sa course tortueuse, elle montre à chaque détour un nouveau genre de beauté. Figurez-vous un cours d'eau d'une largeur de soixante à quatre-vingts yards, serpentant entre des rives tantôt inclinées en pente douce, tantôt abruptes, ou même surplombant le courant, mais partout couvertes du plus luxuriant feuillage, et abondamment peuplées d'oiseaux aux vives couleurs, qui prennent leurs ébats dans cet Eden. Des patriarches de la forêt étendent leurs branches au-dessus de buissons de plantes inconnues qui exhalent des odeurs délicieuses. Autour de leurs troncs s'enroulent les vignes aux larges feuilles. D'innombrables fleurs de couleur pourpre, écarlate, jaune d'or, tranchent en mille et mille endroits sur cette masse de verdure. Tantôt vous vous trouvez au centre d'un cirque de montagnes et d'arbres verts qui paraît n'offrir aucune issue; tantôt une plaine, dérobée à vos yeux derrière les pentes d'une hauteur que vous aviez à traverser, se découvre tout à coup avec ses puissants effets d'ombre et de lumière, avec son ravissant mélange d'eaux et de verdure, et la contemplation de ce tableau inattendu vous arrache ce cri involontaire: « Mon Dieu! que cela est beau! » Les cocotiers, comme de hautes tours, dominent le paysage tout entier; les palmiers offrent leurs fruits en grappes énormes, qui pèsent de quinze à vingt livres. On entend les poules d'Inde qui gloussent et qui s'appellent l'une l'autre au fond de leurs vertes retraites, tandis que les singes, sautillant, croquant et montrant les dents, vous adressent, au passage, des grimaces de satisfaction.

Nous ne fîmes que dix milles dans la première journée, mais cela suffit pour que nous fussions trempés jusqu'aux os par une de ces pluies comme il n'en tombe nulle part ailleurs que sur l'isthme de Panama. Nous nous arrê tâmes pour la nuit à un petit village situé sur la rive droite, et qu'on appelle le Gerton. Il est habité par des indigènes. Ce fut la plus grande nouveauté que nous eussions encore vue. Le village compte environ 500 habitants, qui sont le plus complet mélange du sang indien et africain. Nous fûmes reçus dans la hutte d'un jeune ménage, où nous passâmes la nuit. La senora était une belle enfant de treize ans, mère d'un poupon de six mois, qu'elle portait pendu à son cou; son senor était un mulâtre hideux. Leur hutte, une des meilleures de l'endroit, se composait de quatre ran-

gées de bambous plantés en terre, et comprenant un espace d'environ vingt pieds carrés. Liés l'un à l'autre par des tresses de feuilles, ils donnaient à la hutte l'aspect d'une ruche colossale. A l'intérieur de ce léger édifice, nous vîmes, dans un coin, quatre larges pierres qui faisaient l'office de foyer. Deux petits pots de fer, un lit d'herbes sèches, deux espèces de chaises couvertes d'une peau verdâtre et une petite table composaient tout le mobilier de ce jeune et intéressant ménage. Des œufs à 3-fr. la douzaine furent tout ce que nous pûmes nous procurer dans cet endroit; et les pauvres gens qui y habitent semblaient n'avoir eux-mêmes d'autres aliments que des bananes et des noix de cocos. Cependant ils paraissaient parfaitement heureux, et dans les meilleurs termes avec les chiens, les porcs et les poulets, qui vivent en commun dans l'intérieur des maisons.

Le costume des ladies est unique dans son genre. Il se compose d'une chemise très-décolletée qui laisse voir leurs belles épaules bronzées, et qui n'a point de manches; par-dessus ce vêtement elles portent une espèce de jupon qui descend un peu au-dessous du genou. Ce jupon est orné tantôt d'une large frange, tantôt de dentelles ou de rubans. Quelques bijoux complètent leur parure. Elles ont, en outre, la passion des fleurs, et leur chevelure crépue en est constamment parée; enfin, elles placent coquettement sur le côté un petit chapeau de paille. Ces malheureuses créatures sont fort adonnées au vol, et elles n'ont pas plus de sens moral que le premier qu'il y a de venu.

Les hommes de notre compagnie couchèrent, enveloppés dans leurs couvertures, sur le sol fangeux de la cabane. Les femmes montèrent par une échelle dans le grenier, dont le plancher de joncs tremblait et se balançait sous nos pas. Heureusement mistress R... avait apporté deux nattes, que nous déployâmes sur le sol pour nous servir de lit. Nos robes mouillées furent étendues dans un coin, sur un tas de paille de riz. La nouveauté de notre situation, l'excitation du voyage nous empêchèrent de fermer les yeux; mais, quand bien même nous eussions été disposées au sommeil, les bruits de tous genres qui s'élevèrent autour de nous auraient suffi pour réveiller un mort. Les indigènes, en se livrant à des éclats de rire stupides ou en poussant des hurlements de tigre; les chiens, en aboyant; les porcs, en se battant; les coqs, en chantant; les enfants, en pleurant, formaient un concert dont les accords inimitables pénétraient au travers du plancher de joncs sur lequel nous étions étendues, les regards romantiquement tournés vers les étoiles.

Le lendemain, à trois heures du matin, nous nous vêtîmes de nos robes mouillées, que la nuit paraissait avoir rendues plus humides encore.

Nos hôtes demandèrent 2 dollars 50 centièmes (13 fr. 50 c.) pour la location de la hutte, de la table et du foyer où nous avions fait cuire notre jambon et nos œufs; puis nous descendîmes, ou plutôt nous glissâmes sur le bord escarpé de la rivière jusqu'à notre bateau pour continuer notre voyage. Le lever du soleil nous offrit un spectacle magnifique; l'atmosphère était saturée du parfum de lilas sauvages, d'orangers et de chèvre-feuilles qui distillaient leurs senteurs sur nos têtes quand nous passions au-dessous des branches d'arbres auxquelles ils étaient enlacés. Les oiseaux, secouant leurs ailes imprégnées de rosée, faisaient entendre leur ramage matinal. Lorsque la brise s'éleva, soufflant à travers les arbres, on eût dit que la nature s'éveillait avec un long soupir et des sourires mêlés de larmes. Notre marche fut lente. A midi, la chaleur devint excessive, et le soleil laissa sur nos fronts rougis plus d'une trace de ses ardents baisers. Puis, tout à coup, nous fûmes réconfortés par un déluge de pluie qui rafraîchit la température. Plusieurs huttes se présentèrent sur notre chemin, mais il nous parut préférable de faire nos repas à bord pour ne pas retarder notre arrivée à Dos Hermanos, où nous devions passer la nuit. En ce lieu favorisé, nous fûmes forcés de dormir sur un plancher de terre battue, et l'on nous procura un pot de mauvais café au prix modéré de 2 dollars 50 centièmes et deux gobelets de lait pour la même somme. Les natifs connaissent parfaitement les avantages de leur position, et ils en tirent tout le parti possible. Le passage de l'isthme n'est qu'une suite d'exactions, et tel qui, avant le départ, a fait libéralement le calcul de ses dépenses, s'apercevra, à son arrivée à Panama, que les frais du voyage ont excédé de cent dollars ce qu'il avait prévu.

A Dos Hermanos, la rivière devient plus rapide et si étroite, que les mariniers nègres sont obligés d'employer de longues perches pour pousser les bateaux en remontant le courant. Ils s'en servent d'ailleurs avec beaucoup d'adresse, et ils impriment aux embarcations une vitesse plus grande avec leurs crocs qu'avec des rames. Pour alléger notre embarcation, et pour atteindre Gorgona le soir même, cinq de nos compagnons de voyage débarquèrent dans l'intention de se rendre à pied à un endroit qu'on disait éloigné seulement de huit milles par terre. On nous avait assuré que cette distance était double en suivant les détours de la rivière. Nous arrivâmes à Gorgona le 14 dans la soirée, et nous y trouvâmes nos messieurs épuisés, exténués, rendus; ils avaient fait plus de vingt milles au lieu de huit, et ils s'étaient vus contraints de gravir des hauteurs, de traverser des marais fangeux et de franchir des ravins. M. White le Court avait les pieds gonflés, fendus, et dans un état vraiment déplorable; M. White

le Long s'était heurté la tête contre une branche d'arbre en sautant un ravin, et il avait le front tout meurtri; les autres se plaignaient de courbatures et de douleurs dans les reins et dans les jambes; pendant tout le cours de la journée suivante nous eûmes un hôpital de blessés et de contusionnés. Heureusement l'hôtel de France, espèce d'auberge un peu meilleure que les posadas où nous avions séjourné sur la route, avait encore quelques lits dont nous pûmes disposer, grâce à l'obligeante politesse de voyageurs, qui, étant arrivés avant nous, avaient retenu tous les matelas de l'établissement. Un jeune Américain s'assura « ma reconnaissance éternelle » en me cédant son coucher, composé d'un matelas et d'un oreiller. Nous prîmes possession, pour la nuit, d'un corridor situé au sommet de l'escalier, le reste de la maison étant occupé exclusivement par des hommes. C'est en cet endroit qu'on quitte la rivière; le reste du chemin jusqu'à Panama doit se faire à cheval. Nous avons pris soin d'envoyer en avant un de nos guides pour nous louer des montures; mais cet homme nous avait manqué de parole, et l'on ne put nous procurer ni âne, ni mule, ni cheval avant le 16. Nous attendîmes donc patiemment jusqu'à cette date l'effet de la promesse du commis de la maison Ackerman et compagnie, qui s'était engagé à nous fournir, le 16, à sept heures du matin, un nombre suffisant de bons chevaux pour nous transporter à Panama.

A onze heures nous étions tous en selle, et Don Quichotte aurait été ravi à la vue des coursiers qu'on avait réunis pour notre usage. Les pauvres animaux semblaient pouvoir à peine se soutenir eux-mêmes; à plus forte raison ne paraissaient-ils pas en état de porter des personnes d'un embonpoint tel que celui de plusieurs d'entre nous. Aussi fut-il convenu avant le départ que si l'une de ces bêtes venait à manquer, elle serait abattue et laissée sur la route. Il n'y avait que deux selles de femme, et je me trouvai juchée sur une selle espagnole posée en équilibre au sommet de l'échine de la plus têtue de toutes les mules; pour bride, j'avais en main une espèce de corde à puits qui ne faisait pas plus d'effet qu'une ficelle sur la bouche de ma monture.

P. M.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Jenny l'ouvrière*, drame en cinq actes de MM. Adrien de Courcelles et Jules Barbier. — Voici une histoire cent fois racontée et qui déjà cent fois a fait couler des larmes.

MM. de Courcelles et Barbier nous ont donné hier une cent et unième édition de ce même petit roman, et hier soir ce ne sont plus des larmes silencieuses qui ont coulé, nous avons entendu éclater de véritables sanglots dans la salle de la Porte-Saint-Martin.

Ce qui nous prouve pour la mille et unième fois qu'un sujet, quelque vieux et rabattu qu'il soit, redevient complètement neuf sous la plume de certains auteurs. — Nous nous empressons de reconnaître le grand succès obtenu par *Jenny l'ouvrière*.

MM. de Courcelles et Barbier avaient déjà fait leurs preuves comme vaudevillistes de beaucoup d'esprit, et ils viennent de se placer, par leur coup d'essai, au rang des plus habiles de nos dramaturges.

Vous connaissez forcément Jenny l'ouvrière, seulement du temps où vous avez fait sa connaissance, soit à la Gaieté, soit à l'Ambigu, elle s'appelait peut-être Adèle, Fanny ou Caroline, — mais sa conduite a été la même hier soir qu'il y a trois ans, qu'il y a dix ans.

Jenny a toujours le même vieux père en cheveux blancs et à veste de velours olive, et toujours elle fait la faute de suivre un beau jeune homme portant des cheveux bruns et un habit noir.

Pourtant ne blâmez pas trop Jenny, elle a été moins coupable que lorsqu'elle faisait la même fugue du temps où elle s'appelait Caroline, Fanny ou Adèle.

Hier soir Jenny n'a quitté sa famille que dans l'espoir de pouvoir venir au secours de ses parents et notamment de son père, qui pour payer des billets qu'il a souscrits ne possède uniquement que sa veste de velours olive. — Evidemment cela n'est pas suffisant.

Mais la malheureuse Jenny en est pour sa bonne intention; elle s'est déshonorée sans parvenir à sauver son père, attendu que M. Maurice d'Ornay, son séducteur, se trouve ruiné dans la même semaine où elle a consenti à le suivre.

Quelques mois après, Maurice retrouve sa fortune, mais Jenny est méprisée par son vieux père, qui l'accuse injustement de n'avoir pas fait d'offres suffisantes aux huissiers pour l'empêcher d'aller à Clichy, — aussi refuse-t-il son pardon.

Jenny, qui devient de plus en plus triste à mesure qu'elle devient de plus en plus riche, prend la résolution de quitter son séducteur pour se livrer de nouveau au culte de la vertu et de la lingerie.

Mais avant de se refaire ouvrière, elle somme M. Maurice d'Ornay de tenir sa parole et de la conduire à la mairie du premier arrondissement.

M. Maurice se rappelle qu'il a eu effectivement l'imprudence de dire naguère à la grisette : — Jenny, nous nous marierons dimanche! — Et comme, tout en étant un séducteur fiéffé, Maurice est un parfait honnête homme, il épouse Jenny.

Dès lors Jenny pardonne à Maurice en faveur de son enfant, le vieux en veste olive pardonne à Jenny en faveur de Maurice, et le public entier pardonne aux auteurs la vétusté du sujet en faveur du talent qu'ils ont mis dans leur pièce.

J'ignore si je suis parvenu à faire passer dans votre cœur tout l'attendrissement auquel j'ai moi-même été en proie, mais je déclare que je n'avais jamais été plus ému à la Porte-Saint-Martin que lors de la première représentation de *Jenny l'ouvrière*.

Il paraîtrait que je ne suis pas complètement revenu de mon trouble, car je m'aperçois seulement en ce moment que je n'ai pas encore dit un seul mot de mademoiselle Lia Félix, qui a joué avec un admirable talent le rôle de Jenny l'ouvrière; elle s'est montrée la digne sœur de mesdemoiselles Rachel, Sarah et Rebecca.

M. Perrin a été on ne peut plus comique dans le rôle épisodique d'un vieux portier philanthrope, — personnage invraisemblable mais fort amusant.

LOUIS HUART.



Explication du dernier Rébus.

L'avaleur, natte en pas, LE nombre des années.
(La valeur n'attend pas le nombre des années.)

LES ÉTRENNES POUR RIRE,

ALBUM DE 25 GRANDES CARICATURES,

Par les dessinateurs des journaux le *Charivari* et le *Journal pour rire*.

PRIX EN NOIR, FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE. 15 FR.

— EN COULEUR, IDEM. 20 FR.

PAR FAVEUR SPÉCIALE POUR LES ABONNÉS du *Journal pour rire* et des *Modes Parisiennes* SEULEMENT :

EN NOIR, FRANCO : 6 FR. — EN COULEUR, FRANCO : 10 FR.

Pour les mêmes prix on peut se procurer les *Étrennes Comiques*, annoncées l'année dernière et vendues également 15 et 20 fr. aux personnes qui ne sont pas abonnées au *Journal pour rire*.

Envoyer un bon de poste à Aubert et C^{ie}, éditeurs, place de la Bourse, 29.



ALMANACH POUR RIRE.

Par les Auteurs et Dessinateurs
du JOURNAL POUR RIRE.
(Dessins inédits.)

PRIX : 50 C. ; PAR LA POSTE, 75 C.

A Paris, chez Aubert, place de la Bourse, 29.

J. de Barthélemy, 7, faubourg Poissonnière.
Confection, Robes, Chapeaux, Coiffures et Bonnets.

EXPOSITION DE 1849.

Chauve-Pieds hydraulique pour la nuit
et le jour. —
Brevet s. g. du g. — B. VIGUIER, 6, boulevard Beau-
marchais, près la Bastille.

Au Sablier-Deuil, 2, boulevard Montmartre.
Assortiments complets de
tissus noirs et gris, châles longs et carrés, lingerie et
modes particulières; cravates spéciales pour deuil; bar-
poors, damas laine, d^e soie, draps, flanelles, etc.

CAPOTES POUR DAMES,

en feutre et castor, parfaites d'élégance et de bon goût.

3, rue Vivienne (vis-à-vis le n^o 8).

Le Philocombe Fagner à base de moelle de
bœuf et quinquina,
pour faire croître et embellir la chevelure, jouit d'une
supériorité constatée par plusieurs années d'un succès
croissant. Chez F. Fagner-Laboullée, rue Richelieu, 83,
en face celle Feydeau.

Paris. — Typographie Plon frères, rue de Valenciennes, 36.